

TR@NQUILLE LE CHAT

LÀ OÙ
JE T'ATTENDS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042531263

Dépôt légal : mai 2026

*À ma fille.
Pour les jours où je n'étais pas là,
et pour tous ceux que nous rattraperons.*

Première partie

Chapitre 1 – Ce qui reste quand tout vacille

Il y a des silences qui pèsent plus lourd que les cris.

Des moments où l'amour ne disparaît pas vraiment, mais s'use, lentement, comme une pierre frottée trop longtemps par le courant.

Dans une vie d'adulte, on croit souvent que les épreuves viennent de l'extérieur : l'argent qui manque, le travail qui épuise, les projets qui s'effondrent. Mais le plus difficile, c'est ce qui se casse à l'intérieur. Quand on ne se comprend plus. Quand chaque mot devient une distance. Quand aimer demande une force qu'on n'a plus.

Être parent n'adoucit pas toujours les choses. Parfois, cela les rend encore plus cruelles.

Je me suis souvent demandé s'il était possible de se séparer sans tout détruire quand un enfant est au milieu. Quand un être fragile, innocent, est né de deux corps qui ne savent plus se tenir ensemble. On dit qu'il faut être raisonnable. Mature. Mais aucun mot ne prépare à la peur de perdre son enfant.

Moi, j'étais père avant d'être homme.

Et j'étais perdu.

Mon amour pour sa mère s'était fissuré avec le temps, mais pour ma fille, il n'avait jamais faibli. Elle était mon ancrage. Ma respiration. La seule chose qui me donnait encore la force de rester debout. Pourtant, au fond de moi, je savais qu'on ne devrait jamais rester ensemble uniquement pour un enfant. Même si cette vérité fait mal. Même si elle déchire.

La peur, elle, était constante. Sourde.
La peur qu'un jour, on m'arrache ma fille.
La peur que sa mère décide seule.
La peur de devenir un homme brisé.

J'ai vu ce que la douleur peut faire aux hommes. Quand ils aiment profondément et qu'on leur enlève ce qu'ils ont de plus précieux, certains s'éteignent. D'autres sombrent. L'alcool devient une béquille, une fuite, un moyen d'oublier qu'ils ont tout perdu sans jamais avoir eu leur mot à dire.

Ce qui me semblait le plus injuste, c'était le silence imposé à l'enfant. Comme si elle n'existait pas dans la décision. Comme si son attachement n'avait aucune valeur. Moi, je voulais simplement qu'elle grandisse près de moi. Être là pour les matins ordinaires, les devoirs, les rires, les gestes simples qui font une vie.

Puis il y a eu cette phrase.
Courte. Tranchante.
Irréversible.

Elle m'a dit qu'elle partirait en Guyane avec notre fille.

Quatre mois.
C'était le délai.
Quatre mois avant l'absence.

Je me souviens très précisément de cet instant. Mon cœur ne s'est pas brisé d'un coup. Il s'est fissuré lentement, comme un verre qu'on serre trop fort. J'ai senti une douleur sourde,

profonde, qui s'est installée sans crier, mais qui n'est jamais repartie.

J'ai essayé de la convaincre. De lui parler calmement. De lui expliquer que nous séparer ainsi n'était bon ni pour moi, ni pour notre fille. Je lui ai dit que notre lien était trop fort pour être rompu aussi brutalement. Mais elle n'écoutait plus. Son regard était déjà ailleurs, tourné vers un objectif que rien ne semblait pouvoir détourner.

Alors j'ai cherché des solutions. Des compromis.

Je lui ai proposé de rester. De profiter de mon départ en mission. Elle aurait la voiture, elle pourrait travailler, économiser, repousser le voyage d'un an. Un an, ce n'était rien comparé à une vie. Mais elle n'a jamais voulu.

Elle parlait des grands-parents, de la Guyane, de ce que notre fille pourrait y gagner. Moi, je pensais à ce qu'elle allait perdre. Je lui ai dit que si notre fille avait le choix, elle resterait auprès de ses parents. Que les vacances suffiraient pour voir ses grands-parents. Mais mes mots se perdaient dans le vide.

J'ai insisté trop longtemps.
Je me suis oublié.

Sans m'en rendre compte, je glissais. La fatigue s'installait. Le poids aussi. Mon corps portait ce que mon esprit refusait d'admettre. Je suis passé de 85 à 93 kilos, alors que mon propre départ approchait : six mois avant une mission de cinq mois à l'étranger.

Partir me rassurait presque. J'espérais que la distance m'aiderait à moins penser, à moins souffrir. Mais le temps qu'il me restait avec ma fille était devenu sacré. Chaque minute comptait.

On révisait les tables de multiplication.

On faisait du sport ensemble.
On riait.

Des moments simples, mais gravés à jamais.

Avant même son départ, les larmes venaient sans prévenir. Une musique suffisait à tout faire remonter. Les photos, son sourire chez la nounou, son regard posé sur moi... J'essayais d'être fort, mais le temps avançait, indifférent à ma douleur.

Je n'ai jamais vraiment réussi à tourner la page. J'ai essayé d'aimer à nouveau, mais je n'étais pas prêt. Mon cœur était resté accroché à ce que je perdais. À ma fille. Et, d'une certaine façon, à sa mère aussi.

Parfois, dans la vie, on se perd sans s'en rendre compte. On pose les bonnes questions, mais les réponses ne viennent pas.

Heureusement, il me restait le sport.
Et Vincent. Un ami rare. Présent sans bruit. Solide. Celui qui ne fuit pas quand tout s'effondre.

C'est ainsi que commence cette histoire.
Pas par une séparation.
Mais par une peur.
Celle de perdre ce qui donnait encore un sens à ma vie.



